

J'attends encore quelques instants, afin d'être bien certain qu'elle ne reviendra pas. Puis je bondis hors du lit et dans le noir, première précaution, je donne un tour de clef. Si par malheur maman survenait, au moins aurais-je le temps de cacher ces feuillets. Après, eh bien, après j'aviserais. Elle ne m'a pas encore surpris, mais le ferait-elle que la fable que j'inventerais alors ne serait même pas mise en doute. Maman me croit. Maman m'a toujours cru. Et pourtant, d'une façon ou d'une autre, je n'ai jamais cessé de lui mentir.

Maintenant que me voilà barricadé, je me sens mieux. Jusque-là une certaine appréhension m'habitait, vaine et sans raison, qu'un simple tour de clef a chassée. J'allume la lampe. C'est une minuscule veilleuse qu'un dictionnaire savamment disposé rend plus inoffensive encore, aucun rai de lumière ne filtre sous la porte, je l'ai vérifié, rien ne peut me trahir, je peux à loisir me livrer à mes activités coupables : écrire, gémir, me raconter. C'est là douce et amère volupté sans prix et que seul peut savourer un pauvre être de mon espèce, pauvre être solitaire assoiffé d'échanges et tout le jour en butte aux sollicitations maternelles. Maman ne pourrait comprendre. Elle ne pourrait comprendre, non, combien me manque un ami, une femme, quelqu'un à qui me livrer, quelqu'un qui serait n'importe qui sans doute, mais qui ne serait pas elle, elle pourtant que j'aime, elle que j'aime seule au monde mais à qui justement il m'est impossible

de me confier tout entier, de dire certaines choses, de m'épancher. Nous nous comprenons sans parler, c'est vrai, nous sommes plus près l'un de l'autre qu'amant et maîtresse, mais il m'arrive de sentir lourde cette connivence silencieuse et j'aimerais, avec des mots humains, des mots maladroits, des mots qui trahissent, mais des mots que l'on prononce à voix haute, j'aimerais parfois exprimer mes hantises et exorciser les démons qui m'habitent.

Et je demeure seul, face à ce méchant cahier. Tout à l'heure, ce cahier, je le cacherai derrière la corniche de l'armoire, là où jamais personne n'aura l'idée de le dénicher, et demain je le retrouverai exactement tel que je l'aurai posé, là, fidèle compagnon, trop fidèle compagnon qui jamais ne me trahit ni jamais ne me répond. Mon cœur cogne. L'habituel mal de tête de ces nuits de veille commence à poindre. Je suis seul. Je suis seul. J'en hurlerais. Quand donc ne serai-je plus seul ? Dans mon dos la chambre devient hostile, habituellement j'aime cette chambre et, soudain, je la hais, cette chambre est une prison, une enfantine prison. En la décorant, malgré tout son amour et tout son goût, maman a voulu emmurer le vieil enfant que je suis. Murs pâles, doux tapis, satins luisants, gravures trop jolies, autant de pièges, autant de gardiens, autant de chaînes.

Je me sens beaucoup mieux. Hier cet accès subit m'a poussé à écrire des sottises qu'aujourd'hui je regrette. Il me serait facile de déchirer ces pages, mais je ne veux pas céder à pareille tentation. Mes révoltes, mes désespoirs, je n'en dois rien cacher. Au reste aujourd'hui je me sens beaucoup mieux, je me sens même très bien, presque joyeux. J'aime la vie que je mène. J'aime la façon dont s'organise cette vie, privée d'aventures, peut-être, aux yeux de quelque observateur, superficielle, et cependant combien riche, combien mouvementée.

Maman est venue m'éveiller, ce matin, toute heureuse de m'apprendre qu'il pleuvait. Elle a tiré les doubles rideaux et, dès qu'elle a eu repoussé les persiennes, j'ai découvert le merveilleux ciel gris, doux et cotonneux et tendre, et contre les vitres joyeusement sont venues toquer les miraculeuses petites gouttes semblables à des larmes de vierge. J'aime la pluie. Je vénère la pluie. Je revis dès qu'il pleut. J'aime les toits luisants, par-delà la fenêtre, et le ciel bas avec ses traînées sombres, ses zones bla-

fardes semblables à certaines chairs fragiles, j'aime la netteté des cheminées soudain mieux dessinées, plus proches, j'aime ce lancinant bruit de gouttières issu de nulle part et de partout.

Maman s'est assise à côté de moi.

– Comme il doit être heureux, mon petit Daniel ! Lui qui a tant horreur du soleil.

Elle m'a embrassé. Au petit matin, maman est déjà fraîche et nette, bien peignée, sentant bon cette mystérieuse eau de toilette qui n'appartient qu'à elle, un parfum étrange, un mélange, me semble-t-il, de violette et de mousse, de terre humide, de pluie, de sous-bois, une senteur subtile et forte comme on imagine en respirer près des vieux cimetières de campagne, à l'automne. Aucune femme, jamais, passant près de moi et me donnant à goûter son parfum n'a évoqué pour moi tant de choses à la fois douces et tristes et vaguement sucrées, tant de splendeur végétale au bord de la décomposition. Je respire maman. Je la hume. Comme tu sens bon, maman. Comme tu sens bon. Je le lui dis. Elle se laisse aller à demi sur le lit, sa tête à la renverse tout près de la mienne.

– Méchant garçon flatteur.

– Comme tu es belle, maman, ce matin.

Elle rit. J'admire ses grandes dents qu'elle m'offre d'un seul coup, et ce rire que j'ai su provoquer me rend tout doux, tout aimant.

– Mais c'est vrai que tu es particulièrement belle, maman, ce matin.

– menteur. Affreux petit menteur. Chaque jour tu me dis la même chose.

– Mais je ne mens pas. Simplement, chaque jour tu embellis, voilà tout.

Elle rit de plus belle. Tout son grand corps harmonieux est secoué de rire. Brusquement elle se redresse.

– Allons, debout, paresseux. Il est presque sept heures.

J'aimerais m'attarder au lit, bavarder avec maman. Hélas, il n'en est pas question, le travail m'attend. Depuis quelque temps nous ouvrons le magasin à huit heures, alors qu'autrefois nous ouvrons plus tard, mais certains clients se sont plaints et sur le chapitre du travail maman est inflexible.

Je me lève. Avec habileté, je me tiens au montant du lit, pour ne pas tituber. Il ne faut surtout pas que maman s'en aperçoive. En vérité ces vertiges sont sans gravité, ils proviennent vraisemblablement de ces comprimés dont j'abuse peut-être et cinq minutes suffisent à en venir à bout, mais si maman se doutait de quelque chose nous entrerions alors dans le cycle infernal que déclenche le moindre de mes malaises, médecin, analyses, radios, régime, interdiction de sortir, de lire, de peindre, fortifiants, piqûres... Une fois encore elle n'a rien vu, je respire. Maintenant je me tiens droit sans avoir besoin de m'appuyer.

– Eh bien ! qu'attends-tu ! Dépêche-toi, Daniel.

Malgré tout maman s'impatiente. Quand elle

perd patience, maman change de voix, sa douceur naturelle se mue en un ton acide et sévère qui me glace, je me sens très petit garçon, tout recroquevillé sur moi-même. À mon égard maman est la meilleure des mères, la plus douce, la plus tendre des mères, mais il faut bien admettre que cette douceur est un privilège qui m'est presque exclusivement réservé. Vis-à-vis des autres, et même de papa, vis-à-vis des fournisseurs, des clients, de mes amis peintres, des journalistes, vis-à-vis de tout le monde, en somme, excepté moi, son comportement est parfois rude. Elle a une façon de se tenir sur la défensive qui est à elle seule une manière d'attaquer. Certes elle sait se montrer aimable, et surtout envers ceux qui peuvent m'être utiles dans ma carrière, critiques influents, personnalités municipales, collectionneurs, mais même lorsqu'elle s'efforce d'être affable il y a dans son sourire quelque chose de forcé et de dur à quoi les gens doivent sentir que ses grâces ne vont pas à eux-mêmes mais au pouvoir qu'ils détiennent. Ce n'est certes pas là un reproche que j'adresse à maman, bien au contraire, et je n'ignore pas que cet excès de méfiance et cette froideur ne sont dus qu'à la crainte qu'elle a qu'on me fasse du mal, qu'on cherche à me nuire, mais j'aimerais cependant qu'elle montre parfois plus de liant, qu'elle témoigne envers les autres d'un peu de sympathie vraie. J'ai parfois essayé de lui en parler, mais elle m'a toujours remis à ma place. Elle sait mieux que quiconque ce qui m'est profitable,

dit-elle. Et sans doute a-t-elle raison. Mais à une remarque ou deux qu'on s'est permises devant moi j'ai senti que je n'avais tout de même pas absolument tort. Ainsi, les gens qui m'appellent au téléphone apprécient mal ce barrage que maman dresse en permanence entre eux et moi. Certes, si la communication est d'importance, maman ne manque jamais de me tendre l'appareil, mais il arrive que les gens aient simplement envie de me dire bonjour, de me demander des nouvelles de mon travail, ou même de me parler d'eux-mêmes, pourquoi pas. Eh bien, dans ces cas-là, maman les éconduit systématiquement, fermement, sans rémission. Daniel n'est pas là, non, et j'ignore quand il rentrera, inutile de rappeler. C'est vexant. J'enrage. Pour ne pas la peiner je ne proteste que rarement, mais c'est humiliant. Tous ces gens qui m'aiment et qui auraient plaisir à bavarder avec moi, et que l'on repousse d'un coup de pied comme l'on ferait d'un chien trop affectueux ! Le plus terrible, c'est lorsqu'une femme demande à me parler. Alors maman se déchaîne, sa voix déjà acide prend des intonations franchement désagréables, insolentes. Une femme, songez donc ! Une femme ! On dirait alors qu'on veut lui arracher son petit, elle en mordrait le téléphone. Pourtant nous nous sommes longuement expliqués sur ce point, un certain jour, et maman sait bien qu'elle n'a rien à craindre. Les femmes que je suis appelé à fréquenter, je sais trop ce qu'elles valent, bourgeoises faciles, aventurières, je

les connais trop bien pour jamais tomber dans leurs pièges. Et d'ailleurs je ne pourrais pas, à la lettre je ne pourrais pas. Certes j'ai soif d'amour, j'ai soif de vivre un grand et merveilleux amour sans fin, auprès de la jeune fille qui m'est de tout temps destinée et qui vit quelque part, – qui vit où, je l'ignore, mais je sais qu'un jour je la rencontrerai et qu'alors l'union de nos deux âmes sera si soudaine et si parfaite qu'à l'instant je la reconnaîtrai – certes j'ai soif d'un grand et bel amour, mais justement, justement parce que la plus pure et la plus belle jeune fille m'est de tout temps destinée, justement pour cela il me serait nécessairement impossible de m'avilir avec les femmes que je fréquente, ces femmes à tout le monde, ces femmes souillées qui n'ont à me proposer sous leur fallacieux sourire que la certitude d'une aventure ignoble. Que signifierait pareil amour? Que m'apporterait-il? L'approche d'un corps féminin, oui. Et certains jours je hurlerais de solitude. Mais aussi le dégoût, le remords, la nausée, l'aversion de moi-même. Le jour où nous nous sommes expliqués là-dessus, maman pour une fois n'a pas mâché ses mots. « Songe, Daniel, si tu succombes, aux gestes qu'il te faudra accomplir, songe à tous ceux qui t'auront précédé, à tous ceux qui viendront après toi, et aux mensonges que tu seras tenu d'entendre, et à ceux que toi aussi tu seras tenu de faire. Pourrais-tu dire que tu l'aimes à une créature qui n'aurait d'autre souci que de t'avilir et de profiter de ton corps? Et l'épouse qui un jour

sera tienne, oseras-tu lui raconter? Et si quelque enfant naissait de cette union hors nature, quels sentiments pourrais-tu lui porter, toi qui n'aurais sur lui aucun droit. Et les maladies, Daniel. Je sais. Les femmes que tu fréquentes sont d'un certain milieu. Mais justement. Ce sont celles-là chez qui l'on rencontre le plus de maladies honteuses, tous les médecins te le diront. Mon pauvre petit. Quoi qu'on prétende, on ne guérit jamais vraiment de cette sorte de maladies. Car l'âme en reste meurtrie plus que le corps, à jamais. Souviens-t'en, Daniel. Souviens-t'en. »

Oui, maman, je m'en souviendrai. Et je sais que tu as raison. Je sais que ces femmes sont folles et perverses, mais pourquoi t'inquiéter, jamais je ne tomberai dans leurs rets, il existe en moi trop de pureté, d'appel vers l'absolu, il existe en moi trop de raison. Car je suis un être raisonnable, maman. Trop souvent tu me traites en petit enfant, tu me diminues. À présent je suis un homme, maman, je sais mener ma vie, je sais me diriger. Oh! bien imparfaitement, certes, et j'ai l'immense besoin de ta tendresse, mais tu devrais me faire davantage confiance, maman. Et surtout ne pas répondre si méchamment lorsqu'on m'appelle au téléphone. Toutes ces pauvres femmes ne rêvent pas que de me dévorer. Il y en a de charmantes, sais-tu, et dont la conversation m'enchantent. Il y en a de fidèles, j'en suis sûr, et de pures. Il y en a aussi de bien vieilles. Laisse-moi les plus vieilles, maman, ce sont

les plus délicieuses, celles avec qui j'éprouve le plus de plaisir à bavarder. Laisse-les-moi, maman.

Hélas, ce sont là vœux pieux, vœux inutiles, et je me tais en vérité, je n'ose même pas adresser cette humble supplication. Je sais trop comment elle serait accueillie. Je sais trop combien maman est intraitable, par moments. Injustement intraitable.

Elle s'impatiente :

– Dépêche-toi. Tu deviens d'une lenteur exaspérante, mon pauvre Daniel.

Pour ne pas la contrarier, je fais de mon mieux, mais il est exact que depuis quelque temps je me sens au matin comme engourdi, privé de réflexes. Je déteste cette sensation de n'être plus maître de mes mouvements, de mes muscles, de ne pas commander à mon corps. Et la volonté n'y peut rien. Longtemps j'ai cru que la volonté suffisait à pallier toutes les faiblesses humaines, et combien m'a-t-il fallu déchanter.

Un rapide passage au cabinet de toilette, me voilà prêt. Nous descendons. Dans la salle à manger papa nous attend. Je m'approche et l'embrasse. Petit baiser du bout des lèvres, non sans tendresse, peut-être, mais dépourvu de cet élan qui devrait nous pousser l'un vers l'autre. J'aime papa, et il m'aime, mais le contact de sa peau qui sent le tabac froid et la crème à raser m'écœure un peu. Papa est vieux, maintenant, mais son âge n'a rien à

voir, il m'a toujours un peu écœuré, je ne sais pourquoi, je veux dire physiquement écœuré, et d'une façon générale tout ce qui est masculin suscite en moi de la répulsion, le corps masculin, l'odeur masculine... Et moi-même je me dégoûte un peu, je n'aime pas mon odeur, il m'arrive de me laver plusieurs fois par jour rien que pour chasser cette odeur qui colle à ma peau et qui est sans doute plus imaginaire que réelle, mais dont je ne parviens pourtant jamais à me débarrasser tout à fait. Alors que tout ce qui est féminin m'enchanté, alors que toute femme, pourvu qu'elle soit belle, provoque en moi une sorte d'action de grâce, une émotion vers Dieu, je ne peux approcher un homme sans un frisson désagréable. Et je crois que c'est là ce qui tant m'indigne dans l'amour, que la femme puisse accepter l'homme et subir son contact. Papa avale son bol de café avec de petits bruits de gorge. Mon estomac, déjà noué, se serre davantage. Au matin je n'ai jamais faim. Je me force, parce que maman m'y oblige, mais c'est un supplice quotidien. Il m'est arrivé souvent d'aller vomir, en cachette, après la dernière cuiller de phosphatine. Maman, quant à la nourriture, est pleine de préjugés, manger pour elle est un acte sacré. Depuis ma toute petite enfance elle m'a gavé, à tel point qu'aujourd'hui j'ai le teint jaune des grands hépatiques et des maux de tête lancinants, une lourde bille de plomb qui se balance d'une tempe à l'autre, d'une tempe à l'autre, inlassablement, frappant et cognant mon pauvre

crâne endolori. À vrai dire je n'ai jamais faim. Jamais faim. Les repas sont devenus pour moi autant d'obstacles pénibles qui jalonnent ma journée et qu'il m'est indispensable pourtant de franchir. Car il importe avant tout de ne pas alarmer maman. Si j'osais lui avouer mon peu d'appétit, c'est alors qu'elle se ferait plus vigilante encore et me gaverait de plus belle, mange, Daniel, mange, mon petit, cela te donnera des forces. Au reste je suis invraisemblablement maigre, et si ce n'était ma grosse tête frisée et mes vestons rembourrés qui font illusion, chacun aurait pitié de moi. Mange, Daniel. Mange, force-toi.

Papa, rendons-lui cette justice, sur ce point précis serait plutôt en ma faveur.

– Foutez-lui donc la paix, Madeleine. Vous l'agacez !

Maman se contente de hausser les épaules, ou répond, selon les jours, de cette acide façon qui est sienne et qui déclenche aussitôt le conflit conjugal, et alors les habituelles répliques fusent en bon ordre, comme apprises par cœur.

– Laissez-moi m'occuper de mon fils comme il me sied, voulez-vous !

– Votre fils ! votre fils ! Une belle lavette, votre fils, voilà ce que vous en ferez !

– Pourvu qu'il ne devienne pas un malotru de votre espèce, je n'en demande pas davantage !

– C'est ça, apprenez-lui à mépriser son père, tant que vous y êtes !